

Études littéraires



Philippe Muray, *Céline*, Paris, Gallimard, 1981. (Nous profitons de la réédition en 1984 dans la collection « Médiations » chez Denoël pour saluer comme il le mérite ce livre important.)

Annie Montaut

Volume 18, numéro 2, automne 1985

Céline : scandale pour une autre fois

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500714ar>
DOI : <https://doi.org/10.7202/500714ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)
1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Montaut, A. (1985). Compte rendu de [Philippe Muray, *Céline*, Paris, Gallimard, 1981. (Nous profitons de la réédition en 1984 dans la collection « Médiations » chez Denoël pour saluer comme il le mérite ce livre important.)]. *Études littéraires*, 18(2), 454–461. <https://doi.org/10.7202/500714ar>

Céline ! Après Weininger... Bien sûr... Tous les monstres !... Et me voilà en masseur de l'humanité... Proposant le génocide des femmes... Qui serait le seul vrai, entre parenthèses... Le gynocide ! À la source ! Au cœur du triangle obscur ! C'est affreux... Je suis perdu... Démasqué... Jugé... Dix fois fusillé, pendu... Interdit... Saisi... Escamoté... Découpé en mille morceaux... Désintégré... Expédié dans l'oubli roussi... Je pense à *Mea Culpa*... Tous les ennuis de Céline, en 1936, sont venus de là... C'est son pire pamphlet, le plus lucide... « L'envie tient la planète en rage, en tétanos, en surfusion... Tout créateur au premier mot se trouve à présent écrasé de haines, concassé, vaporisé. » Retour d'URSS... C'est-à-dire de l'avenir... Blasphème... Après, il a foncé directement dans l'antisémitisme, idiotie superficielle... Oubliant le mal en soi... Voulant trouver une cause... Isolant les juifs, comme s'ils étaient pour quelque chose dans l'origine de la mécanique animée ! Il se met à défendre la santé, l'authenticité, la femme ! Contresens gigantesque ! Erreur de diagnostic ! Médecin de banlieue ! Génial périphérique ! À l'envers ! Au contraire, au contraire... (p. 268).

Du Céline à l'envers alors ? Mais qu'est-ce que ça veut dire ? Allez, lisez *Femmes*, au moins pour pouvoir en dire du mal.

Paul BLETON

¹ Voir à ce sujet M. Angenot, *la Parole pamphlétaire, typologie des discours modernes*, et son compte rendu dans la présente rubrique ; à propos de *Bagatelles*, renvoyons immédiatement à P. Bleton, « L'impossible, portrait de l'antisémite », *Études littéraires*, août 1979.

□ □ □

Philippe MURAY, **Céline**, Paris, Gallimard, 1981. (Nous profitons de la réédition en 1984 dans la collection « Médiations » chez Denoël pour saluer comme il le mérite ce livre important¹.)

Quand ces hommes que les Romains appelaient les « ennemis du genre humain » pénétrèrent dans les temples et fracassèrent les têtes de bois des idoles païennes, ils virent s'en échapper des nichées de souris arrachées à l'ombre aussi confortable que sacrée où elles se reproduisaient depuis des siècles.

Réveiller les souris, surprendre la multiplication innocente des meutes, faire que brusquement apparaisse aux yeux de tous la chose la moins visible qui soit, la plus évidente et naturelle, la plus effacée et pourtant indélébile, de troupeau de souris proliférantes et que c'est le fait qu'il y ait cette multiplication dans l'ombre creuse plutôt que rien qui est étonnant, quelques-uns l'ont tenté depuis qu'existe la possibilité de dire ce qui préférerait de beaucoup ne pas être dit, ils l'ont payé cher [...]. La plupart du temps, la persécution n'est même pas grandiloquente, simplement un long

couinement maléfique du peuple des rongeurs autour de celui qui ne semble être apparu que pour ne pas se rallier à la coopération des rongeurs, un bourdonnement des musaraignes du savoir-vivre qui ne s'éteint qu'avec l'extinction ou l'ingestion du perturbateur.

Le monde n'a jamais rien demandé d'autre que de continuer à être, sans qu'on le dise, cette idole de bois peinturlurée et dorée pleine de souris stagnantes dans leurs tueries fraternelles. Qu'un coup de hache le brise, et l'ouvre, et c'est l'affolement dans les hordes. Vu de chaque alvéole, de chaque vie grignotée pas à pas, Céline est impensable. (p. 1)

Naturellement, le briseur d'idoles de ce temple «enfumé de sacrifices et de dévotions» qui est notre monde et qui ne se tient comme ensemble que parce que l'ensemble est invisible, c'est Céline. Icônoaste, tout le monde l'a dit, éléphant dans les porcelaines du langage académique, «braoumeur» de littérature, etc. Mais jamais de cette façon, jamais c'est-à-dire «de quelle idole il est le ravageur». Ce qu'expose clairement — scandaleusement — Ph. Muray dès sa préface, c'est l'idolâtrie que Céline vient gêner, la nôtre, celle qui fait passer pour des ratés de notre civilisation (par ailleurs saisie comme fonctionnellement parfaite et en constant progrès) «le ruissellement technique des crimes sur le bas-relief des foules», la «guerre sans fin sous ses rallonges simulées de paix». Et cette idolâtrie massive, c'est «l'interdit de la représentation de l'ensemble qu'aura été le XX^e siècle (p. 10). Voilà pourquoi Céline, c'est le XX^e siècle. Le XX^e siècle, c'est Céline. C'est du XX^e siècle que le Céline de Muray nous parle, mais aussi, et très précisément, de Céline.

Comment Céline dilacère ce «rideau multiplié de Maya», cet évitement de la vue d'ensemble qui seul permet à l'ensemble de tenir? Simplement, il sort de son alvéole — n'allons pas trop croire aux programmes tempêtés par le narrateur de *Rigodon* par exemple, quant à sa vision de «fourmi». Il rend visible l'ensemble; là est le scandale, là est le malheur, l'alvéole étant la niche d'où l'ensemble invisibilisé comme ensemble se rassure; la sortie, imprécative, furieuse, c'est la sortie contre le siècle.

«Ferdinand furieux» «voix de l'apocalypse» certes. Mais en prenant ces poncifs de célinomanes en un tout autre sens que la révolte subjective de l'individu contre la société. La fureur célinienne, c'est l'annonce de la mauvaise nouvelle, à savoir qu'il n'y a pas de salut ici. Que si on regarde bien, objectivement, «biologiquement» (clame Céline non sans naïveté progressive-scientiste héritée du patronage dixneuvémiste) on n'aura pas la plus petite tendance à s'imaginer une quelconque dialectique de l'histoire (le fameux Sens) à la lueur de laquelle nous pourrions prendre les enfers variés de notre impensable siècle pour de mauvais passages, d'éphémères démences, nos illusions pour des réalités, des vessies pour des lanternes et notre mal en patience. Car nécessairement guérissable et devant être guéri. Lueur qui se fait la lumière aveuglante de notre foi. Et aveuglante au point que notre cécité illuminée nous fait oublier les grands charniers; pas vraiment oublier certes: mettre au compte de l'autre, des autres, de n'importe quels autres mais pas nous. Les avatars de la représentation du nazisme en Allemagne sont tout à fait révélateurs de cette incroyable persistance à éviter

l'ensemble en circonscrivant le phénomène : depuis l'Alvéole, depuis la niche. Torches élucidatrices de l'*Aufklärung*, victoire des lumières contre les ténèbres (air connu) pour que continue «la vie», dans l'illumination invisibilisante des illuminés. Là-bas aussi, l'illumination a eu son éteignoir : Syberberg (*Hitler, un film d'Allemagne*).

Là-bas aussi, malheur à qui par qui le scandale arrive. Briseur d'idoles de tout poil, à la trappe, dit le *Socius en sa cohésion organique*, pour l'occasion raccommodant ses différences, qui inconsciemment flaire le danger pour l'ensemble.

L'ensemble : cet impensé salvateur de et dans son impensable, celui que dévoile bruyamment Céline mais de façon encore si mal perçue par ses commentateurs, c'est quoi ? C'est la pulvérisation des particules humaines et la «décomposition des photons», le «monde fini mondialisé, surveillé par satellites, couvert par transmissions, radars et missiles», pris dans une technique sans appel, c'est-à-dire sans ailleurs, (parcouru aussi jusqu'en ses ultimes recoins par les mailles du réseau surpuissant des modélisations théoriques, nos multinationales spéculatives)²; «l'absence d'ailleurs dans ce monde est désormais la seule représentation que nous puissions sans doute nous faire du véritable ailleurs toujours suspendu» (p. 12). Premièrement donc, réglage du compte de l'ailleurs, tout au moins en sa paraousique venue évangélique ici. Autrement dit, le monde est le monde. Belle tautologie, mais que, comme toutes les évidences, il y a intérêt, de temps à autres — et très précisément ces temps-ci, suggère Muray — à mettre au grand jour, de manière à ce que leur évidence même ne les précipite pas dans l'oubli splendide de l'illumination. Si le monde est le monde, ça veut dire qu'en aucun cas, il ne peut être ce qu'il devrait être.

Qu'inéluctablement, impitoyablement, il est l'horreur impensable et inouïe qu'on voit se dérouler dans les quotidiens, les hebdomadaires et un peu plus tard les livres d'histoire et plus tard encore les manuels d'histoire qui voudraient nous faire croire que ça c'était du passé, rassurez-vous dépassé. En d'autres termes, le monde, c'est «ça» et seulement «ça»; pas «ça» revu et corrigé par la perspective innocentante d'un quelconque sens, toujours à-venir s'incarner-sur-terre, ou d'une quelconque trajectoire ascendante dont les «chutes» rétrogrades seraient ses simples aberrations parenthétiques : négligeables. C'est-à-dire encore, pas «ça» revu et corrigé dans la perspective en dernière instance du meilleur des mondes possibles. Ça, juste ça, effroyable comme on n'imagine pas, seulement ça.

Alors, devant ça — visible massivement comme seulement ça à quiconque sort de l'alvéole — quel jardin va bien pouvoir se cultiver Candide, maintenant qu'il n'y a plus dans la société carcérale du tout-puissant grand ensembliste ? Spéculativement aussi : plus moyen ou presque de penser ailleurs que dans les règles alvéolaires, tous azimuts certes, en leur scolaistique rénovée, mais à l'unisson tendant vers un point de fuite aisément reconnaissable comme l'explication/justification enfin souveraine, enfin reine, enfin totalisant dans ses rets descriptifs et modélisateurs le monde, tel qu'en lui-même enfin l'espoir de comprendre ne cesse de le refaire, de le tronquer, de le scotomiser. Chirurgie

esthétique de plus en plus fine, de plus en plus scientifique, de plus en plus imparable, de mieux en mieux fabricatrice de monstres théoriques, de plus en plus parfaits, de plus en plus rassurants. Difficulté croissante de trouver le lieu d'une pensée qui n'admettrait pas les repères matriciels suggérés par l'ensemble et propres à invisibiliser l'ensemble ; eh oui, c'est le fond qui manque le moins, on est même un fond sans fond, mais le lieu ? Quel jardin alors, pour Céline-Candide ? le style, la phrase musiquée évidemment. À ce point, attention l'Éden : dangereux jardin.

Mais reprenons l'origine de ce mouvement inouï qui est celui de Céline et redéployons encore la tautologie dans sa simplicité ahurissante : le monde est ce qu'il est. Or, il est représenté comme un mal guérissable, « une maladie qui croît d'âge en âge à sa guérison », et « plus il est malade, plus il a foi en la santé, le monde » (p. 14) alors que la maladie est « l'origine et la fin ». Telle est l'illusion fondamentale que vient déjouer Céline. Illusion « consistant à ne pas vouloir se rendre compte, jamais, que l'histoire est la maladie, sans guérison possible, et que le vouloir-guérir est la névrose religieuse par excellence. Plus l'aspiration à la santé est massive, plus les massacres sont voyants » (p. 15). Chirurgie d'autant plus radicale que s'aiguise le désir de salut. Lien évident des génocides aux utopies salvatrices. Or Céline, à contre-courant de tous guérisseurs séculaires ou religieux, la dit sans espoir, la maladie. Son écriture, ses romans vérifient inlassablement « que l'espèce est en chute alors qu'elle est en train de croire qu'elle se sauve des coupes sombres ». La vérité de la vie c'est la mort, comme le sait bien chaque célinien. Mais alors, du vouloir guérir des *Beaux Draps*, de *Bagatelles pour un massacre* ? Du « racisme biologique » ? Qu'est-ce que cette *croyance* qui fait retour, interrompant la rédaction de *Casse-Pipe* en 37 ? Ce terrible constat sur la barbarie du monde comme vérité de l'ensemble ? Chassez le surnaturel, il revient armé du bistouri du pathologiste déçu. Foi en la santé égale décision chirurgicale, en l'occurrence extermination de la cause du mal, puisqu'alors, il devient secondaire et non plus originel, le Juif. Céline en effet, c'est la thèse de Muray, c'était aussi la mienne³, perd pied devant le vertige qu'il découvre et dévoile. La nature de cette fable aurait horreur du vide. C'est la culture qui n'en peut mais, l'humanité affolée devant la dissolution des significations (matrice asymbolisante des croyances religieuses : l'origine, once again) seules aptes à faire « tenir » l'ensemble.

Ce qui s'opère par la « petite musique » comme destruction des matrices symbolisantes protectrices, et qui a donc rapport avec la perception, à nu, de l'« ensemble » insensé, c'est assez vertigineux en effet. Du coup, humain ou trop humain (ou « divin trop-divin », ainsi que Muray intitule son 4^e chapitre) Céline s'affole. Décide de ne pas être Pascal, et de chercher ici l'ailleurs où raccrocher l'effroi du gouffre, car la cause ne peut pas ne pas être localisable, puis éliminable. Saut allègre de l'intolérable à l'intolérance. CQFD, si on ne veut pas bisectionner l'infâme génial, l'Ariel-Caliban, etc. Saut allègre dans la bagatelle du massacre. Retour à la matrice. Sous le couvert même du style qui l'a déconstruite comme matrice symbolisante-origine, car les pamphlets sont, c'est bien là le problème, de l'écriture musiquée. Le tour est beau. Mais l'accès ou la régression au jardin d'Éden n'est pas loin de la chute : toute édénisation comporte ses risques.

Si ce style en effet, choisi comme un refus des significations instituées (au plus large, voir plus haut) et polémiquement revendiqué comme une machine de guerre anti-toute croyance religieuse, tout espoir guérisseur, toute origine et toute fin (même combat), si ce style en vient à se présenter comme signifiant pur — une affaire de glotte en somme — l'évitement du signifié, violemment revendiquée aussi, on le sait, par Céline en bataille contre les *ideas*, prend des allures d'alibi inquiétant. De la confusion entre signifié et matrice symbolisante-significations instituées éclôt alors cet inquiétant fantoche si fortement apprécié des closeries « littéraires » : l'engagement dans la langue, rien que la langue, rien que le pur signifiant, *langagement*, selon l'expression de Muray. Quel autre redoutable démon se glisse à l'horizon des formalismes modélisateurs, des sémiotiques pures et dures, des avant-gardismes théoriques divers, pourfendant sans pitié le sens (le sens au nom de la langue par exemple) pour être bien sûr de ne pas retomber dans l'erreur d'une foi, d'une matrice quelconque ? Même démon. Oui, inquiétant, le langage *nosoc*. Contre lequel par exemple H. Meschonnic est un des rares à oser, à contre-courant lui aussi, récupérer du sens quelque part, ni dans le nonsens qui le laisse maintenir tout seul, ni dans le nouveau BCBG du bon sens selon la nouvelle *acadaemia* qui laisse le signifiant enfin libéré le fabriquer enfin librement⁴. Car bien sûr, il a horreur du vide, le signifiant. On est loin de Céline. On en est en plein XX^e siècle ; et Céline, XX^e siècle est

exemplaire de ce qui peut éventuellement arriver quand on entend mieux sa glotte que le latin, c'est-à-dire quand on néglige le sens [...]. Le nihilisme attend au tournant l'oubli du latin. Et quand ce n'est plus l'antisémitisme ou le marxisme qui viennent remplir le trou de mémoire, quand ce n'est même plus ça ou que ça ne s'avoue plus, que reste-t-il ? une sorte de babil biomorphique qui rabâche toujours la même rengaine supposée subversive [...]. Oublier les signifiés c'est-à-dire tout le domaine de ce qui fait sens, jouer les signifiants contre les signifiés au lieu de tenir les deux, en permanence, dans la même tension, c'est aussi une façon de s'en remettre au vouloir guérir en supposant que le mal viendrait d'une sorte d'embouteillage de la mémoire, de références, empêchant la gorge de brailler librement (p. 27).

On ne peut mieux dire l'actualité de Céline, et du livre de Muray, car, c'est bien connu, il n'est pire sourd, etc. : ce qui fait que la mauvaise nouvelle de Céline n'a pas encore été bien entendue. Plutôt on s'est offert le petit luxe d'y fermer ses oreilles d'alvéolés idolâtres en bisectionnant le maudit. Quel que soit l'aspect retenu (Dr Jekill, Mr Hyde, distribués selon les désirs sur les pamphlets et les romans : cela revient au même) la stratégie défensive est la même et on en revient toujours à l'illusion fondamentale : on ne veut pas voir l'ensemble. L'ensemble Céline, comme l'ensemble XX^e siècle. Cela se conçoit peut-être : le tableau n'est pas tout à fait à la hauteur des illusions, disons des espoirs guérisseurs de tout poil.

Mais qu'est-ce qui se cache derrière cet apartheid ? Au fond

que signifie cet emballément égal pour son style « révolutionnaire » et pour l'interdit qui pèse sur la sinistre aventure centrale de sa

vie ? [...] Quelle passion nous pousse à vouloir qu'il y ait deux Céline, un Céline impeccable, savonné, hygiénique, marionnette lustrée ressortie pour les parades euphoriques de l'avant-garde, et un Céline sordide, contaminé, définitivement enterré dans les cloaques de l'histoire ? [...] Quel intérêt férocelement collectif avons-nous à ce que Céline soit coupé en deux ? [...] Cette opération [...] ne signifierait-elle pas au fond un désir conjoint de ne rien savoir aussi bien sur sa révolution d'écriture que son fascisme, de ne vouloir en connaître les attaches, de reproduire en somme ses mystifications mêmes ? (p. 33)

Muray débloque, on le voit, quelques verrous tenaces. Peut-être en reste-t-il un dernier : celui qui encore visse les études « stylistiques » (nécessairement techniques) dans la sécurité du formel intangible — une alvéole comme une autre — quand ce n'est pas dans la niaiserie du mimétisme direct forme/fond. On peut rêver d'un chapitre où l'analyse textuelle de la « révolution d'écriture », à un examen de la langue plus concrètement appréciée que dans le chapitre 5 (« métro-tout-nerfs-rails-magiques-à-traverses-trois-points-points » : il y est surtout question des « théories » stylistiques de Céline), ferait la preuve par la radioscopie de son impotence intrinsèque à bafouer le signifié sans danger. Où, même au niveau de la lettre du texte, se jouerait à nu devant tout lecteur vigilant (autre qu'esthète sectorisé voilant sa face devant « l'ensemble ») l'ambivalence célinienne entre horreur-vertige et espoir-religion révélée. Où toutes les tragédies et les démences de notre siècle se gravaient en lettres d'or ou de sang, sur notre écran visibilisant le fameux travail du signifiant. « L'ensemble » Céline sur un seul paragraphe. Impossible alors de bisectionner, impossible de lire innocemment même n'importe quelle phrase de *Voyage*, même avec la plus ardente foi en la plus efficace matrice symbolisante-originale. Mais tel qu'il est, le *Céline* de Muray demeure un magistral acte de rigueur vigilante.

D'autant plus que sa réédition est à peu près contemporaine de la sortie du *Dix-neuvième siècle à travers les âges*, du même auteur. Or, le dix-neuvième siècle à travers les âges, c'est bien déjà tout le XX^e siècle, et si toute la musication célinienne peut se lire comme une protestation anti-XIX^e, une déconstruction violente de ce qui n'en finit pas de se construire de la modernité de nos aveuglements, ses « erreurs » idéologiques et son racisme scientifique progressiste (guérisseurs) sont bien, eux, dans la ligne de « l'homo dixneuviermis ».

L'« homo dixneuviermis », c'est quoi ? C'est, dit Muray, le socialisme fait occultisme, et l'occultisme fait socialisme, l'ocsoc, pour faire court.

L'autonomie de chacune des deux sphères est constamment « mordue » par l'autre [...]. Le socialisme est un occultisme actif, l'occultisme un projet social passif, ou du moins l'un est le sommeil de l'autre, l'un rêve le désir de l'autre. Ou encore : il y a une relation citationnelle entre l'un et l'autre. Ou encore le socialisme est un texte travaillé par l'occultisme qui en constitue l'intertexte (p. 142).

Là encore, ce qui est l'interdit, effacé et évident à la fois, c'est la vision « ensemble », la représentation intertextuelle des deux ingrédients majeurs du XIX^e siècle, c'est l'interdit du XIX^e siècle, mais encore aussi

du XX^e. Au dernier colloque international sur Céline à La Haye, Ph. Muray a montré que les deux textes en question se croisent et renchérissent constamment, dans les romans céliniens (*Mort à crédit* et *Guignol's band* notamment: le scientisme de Courtial intertextant son illuminisme, Comte et Flammarion, Sosthène l'«ingénieur illuminé»). Certes, les personnages sont caricaturés; Céline c'est donc l'anti-XIX^e. C'est moins net déjà pour le millénarisme dixneuviémiste que Muray repère dès l'introduction comme un signe des temps: «le désir de la vraie fin, pas cette fin sans fin justement où on était en train d'entrer; l'ultime aspiration à vraie fin, à quelque chose de vrai» (p. 67). Les cavaliers de l'Apocalypse d'Harras dans *Nord*, et pas seulement d'Harras, la «voix apocalyptique» — cliché célinien — de «Ferdinand furieux». Bref, encore si Céline romancier a pu donner la représentation de la fin sans fin, il est clair que Céline prophète dès qu'il se mêle de penser (des signifiés) en revient au bon sens de l'ocsoc; l'Apocalypse est devant nous (mais on peut encore s'en sortir si on nettoie à temps le foyer infectueux), c'est le triomphe du diable sur l'esprit. Voyez les ballets (logiquement pris dans l'écriture pamphlétaire) voyez même la structure narrative des romans, et surtout des derniers, comme si l'écart proportionné entre l'objective et insoutenable légèreté du monde étant, et le subjectif et inavoué désir de ce qu'il devrait être, se creusait au fil de l'âge, de l'observation, du vertige, du gouffre; et donc que l'éviction par musication du langage du signifié matriciel créait du côté d'un signifiant désormais vide un appel d'air qui n'attend que la religion révélée (en l'occurrence l'antisémitisme) pour recréer un univers sémantique viable, une sortie du gouffre vertigineux. Ferdinand seul, esprit, danse, vérité, droit, juste, se battant sans espoir contre les forces mauvaises. L'Aryanité forte de l'origine en bataille contre le Juif et l'Orient⁶.

Dans le millénarisme, dans le théosophisme, non seulement il y a tout le XIX^e, dit Muray, mais il y a la source exacte «où on a puisé de nos jours la calme force de remplir des charniers» (p. 161). Cette source secrète, Muray la définit comme l'interdit, encore aujourd'hui plus fort que l'inceste, de penser ensemble et en même temps occultisme et progressisme, interdit

de ne pas respecter en somme ce que nous connaissons de plus sacré. De plus sacré. Sacré à condition que ça reste séparé. Que l'occulte ne vienne pas se compromettre avec le social, et que le social, de son côté, ne soit pas souillé par les insanités occultistes. Que personne ne le dise, en tous cas. Qu'on n'ose pas passer au-delà de son père et de sa mère pour les voir avec le recul nécessaire en train de jouir de leur vraie jouissance. Que la frontière du grand refoulement continue à être respectée. Que la scène primitive, en quelque sorte, du coït socialocculte ne soit pas révélée ni montrée. Ni ce qui s'y mijote depuis toujours en douce comme discours idéologiques, dans cette scène obstinément clandestine [...] la source hypnotique de nos crises (p. 411).

Donc Céline, XX^e siècle, est aussi en filigrane dans le XIX^e siècle de Muray. La naissance en particulier du discours médical, rattache fortement Céline en son vouloir-guérir, au XIX^e. «Au fond du précipice, le racisme biologique attend son heure» (p. 80). Déjà, dès l'orée du siècle,

le vaccin et le rasoir apparaissent comme les « fonds baptismaux de l'égalité, c'est-à-dire de l'anticipation, par la loi, de l'Harmonie à reconquérir » (*ibid.*). Mais bien sûr, cette reconquête de l'harmonie, cela suppose aussi, déjà, une perception de la maladie du mal comme phénomène conjurable. Et, en dernière instance, « la pensée que l'univers est un réel à reconquérir en chassant les simulations » (p. 81).

« Simulation» implique fantasme de l'origine, cet éternel fantasme de reconnaissance sous-jacent aussi à la croyance en une possible guérison (en une santé, un bien, antérieurs à la maladie, au mal où cette tendance fondamentale *rejointe* l'*illusion fondamentale*) de ne pas vouloir voir l'ensemble), face à laquelle l'autre tendance, majoritairement effacée au cours des âges, « pense que le monde n'est constitué à tous les échelons, que de représentations» (p. 81). Une analyse des procédures parodiques chez Céline prouverait à quel point de pareilles intuitions sont pertinentes jusqu'en plein XX^e siècle stylistique⁷. Le signifiant même chez Céline : désir d'autant plus fanatique que désespéré de recouvrer l'origine par delà les simulations, de remonter la voix de l'être jusqu'à sa source, la mystique et bien mythique « émotion » ; constat contradictoire de l'autre côté assumant — à travers notamment la parodie mais aussi diverses procédures de délinéarisation de la langue — que l'univers est toujours — déjà représenté.

Insolvabilité et paradoxale tentation du salut, tel est le désir de Céline tel qu'en lui-même en qui Ph. Muray fait se dire le XX^e siècle, fin sans fin du XIX^e siècle.

« Quand le mal, ça fait origine, l'origine ça fait mal ».

Annie MONTAUT

□ □ □

¹ Les chiffres entre parenthèses renverront à la réédition Denoël.

² Je fais dire à Céline ce qu'il n'a pas tout à fait dit ? À Muray ce qu'il n'a pas tout à fait décrit ? Ainsi que le note ce dernier, de semblables détails ne font que visibiliser ce que ce premier avait si pertinemment anticipé. Le dernier pense au premier exposant dans le discours de Medan sur l'exposition universelle les merveilles de notre monde post-moderne.

³ Voir en particulier *Actes du Colloque international de Sèvres « Politique et idéologie »* — à propos des *Ballets de L.-F. Céline*, 1978.

⁴ *Critique du rythme. Pour une anthropologie poétique*, Verdier, 1983.

⁵ *Le Dix-neuvième siècle à travers les âges*, Denoël, coll. l'Infini, 1984.

⁶ A. Montaut, « Effet du réel ou effet de texte : le personnage célinien et la référentialité de la chronique », *Australian Review of French Studies*, XIX, 1, 1982.

⁷ Comme j'ai tenté par exemple, dans une étude (à paraître : Néophilologus) sur désémotisation et parodie.